

**Zeitschrift:** Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire  
**Herausgeber:** [s.n.]  
**Band:** 6 (1999)  
**Heft:** 3

**Buchbesprechung:** Physiologie und industrielle Gesellschaft : Studien zur  
Verwissenschaftlichung des Körpers im 19. und 20. Jahrhundert  
[hrsg. v. Philipp Sarasin, Jakob Tanner]

**Autor:** Matos, Rafael

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mir, dass die von Simon in der Einleitung präsentierten Thesen konsequenter in die Artikelbeiträge eingeflossen wären. Über weite Strecken kann man sich des Eindrucks nicht erwehren, dass die Disziplinen Geschichte, Umweltwissenschaften, Biologie und Chemie in den einzelnen Beiträgen patchworkartig nebeneinander stehen bleiben: Der Dialog findet noch zu wenig statt. Komparative Ansätze in der Wirtschafts-, Wissenschafts- und Technikgeschichte – wie in den zwei Bänden *Chemists and Chemistry* beispielhaft umgesetzt (Hg. Ernst Homburg et al., *Determinants in the evolution of the European chemical industry*, Bd. 16; *The chemical industry in Europe*, Bd. 17, beide 1998) – wären nun ausgehend vom vorliegenden Aufsatzband auch in der Schweiz zu fördern und weiterzuentwickeln.

Nicole Schaad (Zürich)

**PHILIPP SARASIN,  
JAKOB TANNER (HG.)  
PHYSIOLOGIE UND INDUSTRIELLE  
GESELLSCHAFT  
STUDIEN ZUR VERWISSENSCHAFT-  
LICHUNG DES KÖRPERS IM 19. UND  
20. JAHRHUNDERT**

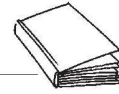
FRANKFURT, SUHRKAMP, 1998, 529 P., FR. 30.50

Cet ouvrage, fort de plus de 500 pages, est passionnant à plus d'un titre. Les éditeurs, les historiens Philipp Sarasin (Bâle) et Jakob Tanner (Zürich), ont réussi un véritable tour de force en rassemblant une série de 16 contributions de qualité, dont les leurs. Les auteurs proviennent d'horizons intellectuels et géographiques fort différents; on y trouve, pêle-mêle, des historiens de la médecine et des sciences, une anthropologue, un politologue, des linguistes, un spécialiste des sciences du sport, des Allemands, des

Suisses, un Britannique, des Français, des Nord-Américains et un Japonais, ce qui garantit une perspective culturelle et sociale originale et féconde. Ils sont tous réunis autour d'un thème fédérateur, les rapports méconnus entre physiologie et société industrielle.

Certaines contributions m'ont plus intéressé que d'autres, mais tout lecteur, j'en suis convaincu, y trouvera son compte. Les amoureux du sport liront avec bonheur les excellentes pages consacrées aux mises en garde formulées, il y a près d'un siècle déjà, à l'encontre du dopage. Les frontières de plus en plus ténues entre traitements thérapeutiques et dopage (J. Hoberman) restent d'une grande actualité. Les amateurs d'émotions fortes apprécieront les détails peu ragoûtants, mais jamais gratuits, au sujet des expériences de vivisection faites sur des animaux et des humains et des «théâtres anatomiques» en vogue jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, la bourgeoisie, prise d'une peur diffuse et inconsciente, finit par interdire la vision du sang et celle des cadavres d'animaux dans les espaces publics. Ph. Sarasin utilise ces faits macabres dans le but de montrer que notre représentation du corps est riche d'enseignements.

Le terme «physiologie», dérivé du grec *phusiológia*, dont le sens évolue au cours du temps, désigne toute spéculation sur la nature. Sa signification actuelle, à savoir «science qui étudie les fonctions et les propriétés des organes et des tissus des êtres vivants», remonte au début du XVIIIe siècle. La physiologie se libère du statut de simple chapitre de la médecine et devient dès le milieu du XIXe siècle, parallèlement à l'essor de l'Etat-nation et de la société industrielle, une *scientific community* à part entière. C'est à ce moment-là qu'elle est investie par le paradigme de la thermodynamique (H. Treiber et M. Osietzki). Mais les influences vont



aussi dans l'autre sens (F. Vatin): la physiologie aurait même joué un rôle non négligeable dans le développement de la thermodynamique. La circulation d'idées est également observable dans l'évolution du concept de travail: de l'être humain les notions vont vers la machine, avant de reprendre le chemin du retour, enrichies justement par la théorie de la thermodynamique.

D'autres idées intéressantes parsèment cet ouvrage collectif. Les éditeurs affirment qu'il n'est pas d'objectivité possible en ce qui concerne l'appréhension du corps humain, étant donné que ces opérations font l'objet d'une médiation culturelle. Le «corps culturel» est façonné par les discours et les pratiques. Doit-on s'étonner alors que le corps soit compris d'une manière si différente selon les cultures, comme nous le montre S. Kuriyama à travers les exemples de la Chine et du Japon? Kuriyama nous rend attentif au parallélisme existant entre l'intérêt de la médecine pour la circulation et les flux de personnes, de biens et de capitaux qui irriguent certains espaces orientaux aux XVIIe et XVIIIe siècles; une circulation ininterrompue devient condition de survie physiologique et économique. En Occident, le XIXe siècle débouche sur la volonté de produire un corps conforme à la société industrielle, le «corps socio-industriel», avec un succès plutôt mitigé. En fait, selon D. Milles, la physiologie appliquée ne construit pas une image de l'humain qui lui serait propre, mais elle le voit à travers la vision de l'économie et de ses besoins.

Les concepts de la physiologie sont repris par d'autres savoirs, tels la linguistique, la pédagogie, le droit, l'anthropologie, la psychanalyse, la criminologie ou la sociologie. Ces disciplines intègrent sans esprit critique, même de nos jours, les métaphores de la physiologie étant donné le statut de scientificité dont elle

bénéficie. Ainsi on demande aux travailleurs et à leurs corps de se montrer flexibles, conformément aux idéaux du libéralisme économique contemporain.

Tanner décortique le concept d'entropie négative d'Erwin Schrödinger (1944), de même que celui d'homéostasie formulé par Walter B. Cannon (1929). Cannon franchit les frontières toutes relatives de sa discipline et énonce les principes d'une «homéostasie sociale» dont le but serait de construire une société stable permettant, à son tour, d'améliorer l'homéostasie corporelle. Frederick W. Taylor, au moyen de son *scientific management*, croit même entrevoir la disparition progressive des conflits salariaux. Grâce aux physiologues, qui proposent une réduction du temps de travail et l'instauration de pauses plus fréquentes pour résoudre la question sociale, l'utilitarisme économique et les considérations sociales viennent à se concilier provisoirement. Cependant, les dissensions ne manquent pas, comme le prouve le débat sur la protection des travailleurs au sein de l'Organisation internationale du travail, retracé par P. Weindling.

Pour rendre en quelque sorte plus «visible» la langue parlée et faciliter par conséquent l'administration et l'évangélisation des colonies, la linguistique allemande de la deuxième moitié du XIXe siècle a également recours aux métaphores offertes par la physiologie (J. Gessinger). J. Oelkers se penche sur le rôle de la physiologie dans les réformes scolaires du XIXe siècle, notamment par le biais de la «pédagogie physiologique» (air frais, gymnastique, vêtements appropriés). Parmi le vaste éventail d'appareils qui voient le jour à cette époque, l'ergographe, conçu par Angelo Mosso en 1884, est censé mesurer la fatigue musculaire des ouvriers et des élèves.

A. Rabinbach nous montre le glissement progressif du sens du mot «fatigue»

vers quelque chose d'éminemment négatif. En 1904, l'armée autrichienne teste même un vaccin contre la fatigue sur ses recrues. Rabinbach explore aussi les thèmes du «moteur humain», du travail et de la thermodynamique en évoquant, entre autres, Marx qui dépasse le paradigme du travail en formulant celui de production. E. Martin, enfin, se penche sur la «nouvelle culture de la santé» d'un point de vue à la fois féministe et critique, ce qui ne manque pas de déboucher sur un résultat tout à la fois stimulant et original.

Un chapitre consacré spécifiquement à la diffusion internationale du savoir et des méthodes propres à la physiologie aurait parfait l'approche en mosaïque que propose cet ouvrage, même si des éléments intéressants à ce sujet y figurent çà et là. On regrettera l'absence d'index des noms et des sujets, instruments qui auraient permis de faire des rapprochements utiles entre les contributions lorsqu'elles évoquent, sous des angles divers, les mêmes chercheurs ou les mêmes sous-disciplines.

Les diverses facettes de l'histoire de la physiologie apportent un éclairage inédit sur la société industrielle, de même que sur la genèse des systèmes de pensée scientifique. Nos auteurs privilégient donc le *logos* sur la *phusis* – pour notre bonheur. Le livre ne s'adresse de loin pas aux seuls physiologistes, qui (re)découvriront l'histoire captivante de leur discipline, mais à un public bien plus large. L'exemple de la physiologie, telle qu'elle est décortiquée ici, montre l'importance du contexte socio-économique pour qui s'intéresse à l'histoire des Sciences. Les essais réunis dans ce volume font ressortir le caractère relatif de «l'objectivité scientifique», les interactions entre la recherche et le pouvoir ainsi que l'enrichissement mutuel qui naît du rapport entre les disciplines. Plusieurs auteurs

des sciences et de leurs conséquences sociales. Si les sciences sociales ne se posent pas ce type de questions, qui d'autre pourrait s'adonner à cette tâche essentielle pour le devenir de notre espèce?

*Rafael Matos (Genève)*

**STEVEN SHAPIN  
LA REVOLUTION SCIENTIFIQUE**

TRAD. DE L'ANGLAIS PAR CLAIRE LARSONNEUR  
COLL. NOUVELLE BIBLIOTHEQUE SCIENTIFIQUE  
PARIS, FLAMMARION, 1998, 260 P., FR. 41.80

**STEVEN SHAPIN  
DIE WISSENSCHAFTLICHE  
REVOLUTION**

FRANKFURT A. M., FISCHER, 1998, 250 P., FR. 25.–

Le dernier ouvrage de Steven Shapin se présente comme un bilan des recherches historiques récentes sur la science du XVII<sup>e</sup> siècle. Cette synthèse originale, d'une remarquable concision, se veut toutefois accessible «au plus grand nombre». C'est pourquoi le texte, enrichi d'une trentaine de vignettes commentées, est quasiment dépourvu des habituelles notes de bas de page, synonymes d'érudition. En lieu et place, l'auteur propose une bibliographie raisonnée d'une cinquantaine de pages, qui ouvre de larges perspectives sur la littérature spécialisée, particulièrement celle publiée ces 10 à 15 dernières années. Elle rappelle que l'ouvrage a bien été conçu comme une tentative d'inventaire critique, qui offre un bilan provisoire d'une évolution historiographique dont Shapin a d'ailleurs été l'un des principaux instigateurs.

*La révolution scientifique* dresse en quelque sorte l'acte de décès d'une époque marquée par les controverses entre «internalistes» et «externalistes», mais aussi par les développements de la